

Vendredi 19 décembre 2008 – Atelier I2 : Spiritualité et politique

## UNE SPIRITUALITE SANS JALOUSIE

Martin Steffens

Agrégé de philosophie

### **Le plus pauvre comme maître**

Joseph Wresinski a fait sienne la phrase de saint Vincent de Paul : « *Les pauvres sont nos maîtres.* » Cela a de quoi déconcerter. Il faut y regarder de plus près. Qu'est-ce qu'un maître ? Un maître est celui à qui est confié un élève. Mais alors qu'est-ce qu'un élève ? Est élève qui est appelé à s'élever. Or on ne s'élève pas sans qu'il nous soit d'abord donné un idéal à atteindre. C'est là le don du maître, qui n'exerce pas son autorité en son propre nom mais au nom d'un idéal dont il reconnaît lui-même la grandeur et la supériorité. Si le maître véritable se reconnaît en ce qu'il espère un jour être dépassé par son élève, c'est en tant que sa mission première est de révéler à l'élève l'idéal d'humanité dont il est porteur et qui les dépasse tous deux.

C'est en ce sens précis que Joseph Wresinski dit que les pauvres sont nos maîtres : le plus pauvre révèle à chacun son aspiration à être pleinement homme. Il est au sens fort un révélateur : celui de notre propre idéal. Ainsi, par exemple, quand Joseph Wresinski reproche à l'Université française de s'être coupée des plus pauvres, il ne le fait pas en leur nom mais au nom de l'idéal propre à l'institution universitaire. Faute de s'être mise à l'école des plus pauvres, l'Université a désappris à lire son propre nom, nom qui exprime à lui seul sa vocation à l'universalité, à la construction du savoir pour tous et par tous : « *en prenant rendez-vous avec le quart monde, demande-t-il lors de la conférence prononcée le 1er juin 1983 à la Sorbonne, l'Université fait-elle autre chose que de prendre rendez-vous avec ses propres idéaux ?* »

Ce qui vaut pour l'institution universitaire vaut aussi, par exemple, pour les Droits de l'homme, lesquels ne sont si impuissants que parce qu'ils ignorent la première de leur violation : la misère. A l'écoute des plus pauvres, les Droits de l'homme sont ressaisis à leur source, dans leur force et leur cohérence : on y entend à nouveau battre ce qui en fut le cœur, à savoir : la conviction que les hommes sont confiés les uns aux autres, de telle sorte que chaque homme a, face à autrui, non point d'abord des droits, mais des obligations.

On le voit par ces deux exemples : le plus pauvre rappelle chaque institution à l'idéal qui l'a vu naître. Il rappelle aux institutions qu'elles sont nées d'un refus de la fatalité, qu'elles ont vu le jour dans un cri, et que ce cri est le « non », « N.O.N. », qu'elles opposèrent à un état de fait jugé indigne. Ce rappel est plus que nécessaire : car toute institution humaine, même la plus solidement fondée, peut, à force de fonctionner, oublier le caractère subversif de sa prime naissance. Toute institution peut finir par se prendre elle-même pour fin, par ne plus entendre son propre coup d'envoi : née du refus de la fatalité, elle se réveillera un jour instrument de cette fatalité.

Le plus pauvre est notre maître, et le meilleur, en ce sens qu'il oblige à une parfaite vigilance : en renvoyant l'Université à son idéal d'universalité, en rappelant l'homme des Droits de

l'homme à ses obligations, le plus pauvre en appelle à l'esprit contre la lettre : il rend ainsi la lave refroidie à son incandescence.

### **L'Eglise**

Et cela vaut bien sûr pour l'Eglise, laquelle doit au plus pauvre d'être sans cesse sauvée de son propre oubli, d'être sauvée, parfois in extremis, de l'oubli de ce qui a été et de ce qui demeure son acte de naissance. L'Eglise, en effet, est née d'avoir été convoquée par un pauvre. L'Eglise est la réponse d'hommes et de femmes à une provocante convocation : Dieu, c'est-à-dire l'absolu qui oriente tout homme, y apparaît non seulement homme, mais homme nu et fragile. Ce qui fait ici la toute-puissance de Dieu, ce n'est pas de s'imposer à l'homme mais de se proposer à lui, inlassablement et sans le contraindre, comme ferait un mendiant. Ce qui devient ici le signe de la divine puissance, ce n'est pas de chercher à conquérir sans cesse plus de puissance, ce qui d'ailleurs est aveu de faiblesse, mais de renoncer librement à la puissance. Il ne s'agit plus pour Dieu d'offrir aux hommes, au prix de leur sacrifice, la protection divine, mais de mendier la leur, en chacun des hommes délaissés. Cette inversion a quelque chose d'insupportable, car elle bouleverse la conception qu'on se fait d'ordinaire de la puissance : la Passion du Christ, c'est l'homme qui se venge de ce que Dieu ne soit pas puissant à la façon des hommes. Le supplice de la Passion, c'est l'homme qui s'irrite de ce que la puissance de Dieu, toute d'amour, ne soit pas l'impuissance humaine jalouse de son pouvoir. Comme l'a si bien dit Simone Weil : « *On a tué le Christ, par colère, parce qu'il n'était que Dieu* ».

Le Christ tel que le priaient Joseph Wresinski, c'est Dieu dépouillé de ce que le désir de domination des hommes projette sur lui. Sa personne est un appel à se faire proche de tout ce qui est fragile. Cet appel est violent, nous dit Joseph Wresinski, car il dérange l'homme en même temps qu'il honore ce qui en lui consent à se laisser déranger. Car ce qui vaut pour la toute-puissance de Dieu vaut aussi pour son omniscience : les Evangiles nous présentent un Dieu qui ignore qui il est, qui ne cesse d'apprendre de tous ceux qu'il rencontre. Ce n'est pas un Dieu qui domine les hommes de son savoir : c'est tout au contraire un Dieu attentif, présent à ceux qui l'entourent. Là encore, l'antique hiérarchie est renversée : nul savoir plus grand que ce « non-savoir » qui rend possible l'écoute. Nulle omniscience plus parfaite que celle de ce Dieu qui, comme le Jésus des Evangiles, ne cesse de se laisser toucher, questionner, bouleverser, surprendre enfin par les femmes et les hommes qui croisent son chemin. La toute-puissance qui culmine dans la fragilité ; l'omniscience qui se vide de tout savoir pour devenir faculté d'attention : c'est cela l'esprit du christianisme tel que le révèle la rencontre des plus pauvres.

C'est même en ce sens précis qu'il faut entendre le mot de « spiritualité ». Dans l'enregistrement qui nous livre les derniers mots adressés par Joseph Wresinski aux volontaires de son lit d'hôpital, quelques jours avant son décès, il dit en effet : « *L'esprit est une sorte de sens de l'autre, une sorte de communion à l'autre qui fait que vraiment l'autre, plus il est petit, plus il est faible, plus il est pour nous le plus important, le plus grand. Quand on parle de spiritualité, cela nous ramène aussi au religieux, aux relations avec Dieu. On peut dire que c'est la fine pointe de la spiritualité, c'est le summum.* »

### **Spiritualité et politique**

Que cette conception-là de la spiritualité ait enfanté le Mouvement ATD Quart Monde tel qu'il existe actuellement, cela n'a rien d'étonnant : le Dieu chrétien libère l'homme pour l'homme. Il ne peut en aller autrement, puisque ce Dieu est, en son principe trinitaire, don de

soi, originelle désappropriation de soi et, par suite, décentrement. L'idole créée par l'homme exige, comme le fait spontanément l'homme lui-même, d'être le centre : il faut lui sacrifier. Le vrai Dieu, au contraire, ne veut rien pour lui. Paradigme de tout décentrement, il est ce qui advient quand l'homme prend soin de l'homme.

« Spiritualité et politique », donc, car la spiritualité, définie par Joseph Wresinski comme « sens de l'autre », est la raison d'être de la politique. Quand elle consent à être appelée à elle-même par les plus pauvres qu'elle exclut, la politique se révèle comme n'ayant pas d'autre sens que celui-ci : la participation active de tous à la construction d'une vie commune. Car s'il s'agit seulement de laisser faire la force aveugle, celle qui exclut et qui écrase, il n'est nul besoin de politique. Il n'y a pas de politique sans ce « sens de l'autre » qui définit pour Joseph Wresinski la spiritualité. Il n'y a pas de politique plus fidèle à elle-même que celle qui travaille à partir des plus pauvres. Le lien entre spiritualité et politique est donc principielle. Je le répète : pas de politique sans l'esprit défini comme « sens de l'autre » ; et pas de « sens de l'autre » sans avoir d'abord substitué l'adoration du Dieu fragile à celle, humaine trop humaine, de la force.

### **La laïcité dans le Mouvement ATD Quart Monde**

Est-ce à dire que le mouvement ATD Quart Monde n'est pas, en son fond, laïc ? Il l'est, bien sûr. Mais il ne l'est ni par combat, dans une optique anticléricale, ni par défaut, reléguant faute de mieux les convictions de chacun au rang d'options métaphysiques privées. Le mouvement ATD Quart Monde est laïc en parfaite conformité avec l'idée que Joseph Wresinski s'est faite de la spiritualité, à partir de sa foi chrétienne : si la spiritualité est ce « sens de l'autre » que la personne du Christ a, pour Joseph Wresinski, parfaitement incarné, alors, comme le Dieu qui l'inspire, une telle spiritualité ne peut ni ne doit rien ramener à soi. Elle n'est pas un terme, mais un envoi. Elle n'est pas ce qu'il faut protéger mais ce qui appelle chacun à la protection de son semblable. La spiritualité dont il est ici question ne peut être ce au nom de quoi on instrumentalise les plus pauvres puisqu'elle n'est elle-même rien d'autre qu'un instrument, qu'un outil nous permettant de briser notre carapace défensive et de nous dépasser vers plus faible que soi.

La spiritualité chrétienne libère l'homme pour l'homme et si elle ne le fait, c'est qu'elle s'est coupée de sa source vive. On reconnaît l'arbre à ses fruits, disait le Christ. Un arbre jaloux de lui-même, une spiritualité close sur elle-même et se prenant pour fin ne donne plus aucun fruit. Autre image : pour mesurer la puissance d'une lampe de poche, il ne faut pas tourner sa lumière vers soi mais l'orienter vers l'horizon dont on veut qu'elle éclaire les objets. La spiritualité n'est pas un objet mais la lumière qui éclaire tout objet. On la dégrade en idéologie en la considérant autrement. Ainsi parce qu'elle est, par essence, et en conformité avec sa foi, décentrement et « sens de l'autre », la spiritualité qui animait le père Joseph se guérit, d'elle-même, de sa propre captation idéologique. Si elle est d'abord une spiritualité chrétienne, elle ne l'est ni finalement, ni donc exclusivement. Et c'est parce que le mouvement ATD Quart Monde est né d'une juste compréhension de la spiritualité chrétienne qu'il est le seul, à ma connaissance, qui prenne un soin si grand à ne pas instrumentaliser les plus pauvres : ce qui prime ici, c'est l'autre, par le secours qu'il réclame et l'enseignement qu'il dispense. L'idéologie, quelle qu'elle soit, passe après. La force du Mouvement ATD Quart Monde est de recevoir son identité de la rencontre des plus pauvres : il n'a pas à se donner la sienne, mais à veiller toujours à bien la recevoir.

### **Le défi : une spiritualité sans jalousie**

Cette dernière chose est sans doute la plus difficile pour un mouvement comme ATD Quart Monde. La subtilité de la démarche du père Joseph, nourri d'une spiritualité sans jalousie, nous dépasse bien souvent. Du côté des athées ou des agnostiques du mouvement, il leur faut accepter, reconnaître et valider l'ancrage chrétien de la spiritualité de Joseph Wresinski. S'ils tentent de nier activement cet ancrage, ils préféreront l'idéologie (c'est-à-dire la laïcité érigée en idéologie) au « sens de l'autre ». Du côté des croyants, il leur faut accepter, reconnaître et valider l'idée selon laquelle cet ancrage chrétien n'est jamais un port d'attache et que leurs convictions, si porteuses soient-elles, ne sauraient jamais être une fin en soi. Ainsi sera conservé le lien fécond entre spiritualité et politique.

Le maître, ai-je dit en commençant, c'est le plus pauvre : c'est lui qui révèle à chacun le meilleur qu'il porte en lui. Ce meilleur, qu'il ait le visage d'amour du Christ ou non, ce meilleur, de toute façon, ne nous appartient pas : il est l'idéal commun, qu'il faut se laisser dire, dans le respect actif de ce qui meut chacun vers la part oubliée de son humanité.